



NÉGAR
DJAVADI

Désorientale



« Une révélation »

L'Express



Si nous étions en Iran, cette salle d'attente d'hôpital ressemblerait à un caravansérail, songe Kimiâ. Un joyeux foutoir où s'enchaîneraient bavardages, confidences et anecdotes en cascade. Née à Téhéran, exilée à Paris depuis ses dix ans, elle a toujours essayé de tenir à distance son pays, sa culture, sa famille. Mais les djinns échappés du passé la rattrapent pour faire défiler l'étourdissant diaporama de l'histoire des Sadr sur trois générations: les tribulations des ancêtres, une décennie de révolution politique, les chemins de traverse de l'adolescence, l'ivresse du rock, le sourire voyou d'une bassiste blonde...

Une fresque flamboyante sur la mémoire et l'identité; un grand roman sur l'Iran d'hier et la France d'aujourd'hui.

NÉGAR DJAVADI naît en Iran en 1969 dans une famille d'intellectuels opposants au Shah, puis à Khomeiny. Elle a onze ans lorsqu'elle arrive clandestinement en France. Diplômée de l'INSAS, une école de cinéma bruxelloise, elle travaille plusieurs années derrière la caméra avant de se consacrer à l'écriture de scénarios. *Désorientale*, son premier roman, a reçu vingt-deux prix et est aujourd'hui traduit en plus de dix langues.

« Une voix qui nous enchante autant qu'elle nous étreint. » *Le Monde*
« De l'émotion, de la comédie, de la fièvre et du drame. » *ELLE*

Négar Djavadi

Désorientale

LIANA LEVI  *piccolo*

One day there'll be a place for us
A place called home
PJ Harvey

*On trouvera une présentation des principaux personnages
en fin de volume.*

L'escalator

À Paris, mon père, Darius Sadr, ne prenait jamais d'escalator.

La première fois que je suis descendue avec lui dans le métro, le 21 avril 1981, je lui en ai demandé la raison et il m'a répondu : « L'escalator, c'est pour eux. » Par *eux*, il entendait vous, évidemment. Vous qui alliez au travail en ce mardi matin d'avril. Vous, citoyens de ce pays, dont les impôts, les prélèvements obligatoires, les taxes d'habitation, mais aussi l'éducation, l'intransigeance, le sens critique, l'esprit de solidarité, la fierté, la culture, le patriotisme, l'attachement à la République et à la démocratie, avaient concouru durant des siècles à aboutir à ces escaliers mécaniques installés à des mètres sous terre.

À dix ans, je n'avais pas conscience de toutes ces notions, mais le regard désarmé de mon père – attrapé durant les mois passés seul dans cette ville et que je ne lui connaissais pas – m'ébranla au point qu'aujourd'hui encore, chaque fois que je me trouve face à un escalator, je pense à lui. J'entends le bruit de ses pas qui grimpent les marches dures de l'escalier. Je vois son corps légèrement penché en avant par l'effort, obstiné, volontaire, ancré dans le refus de profiter du confort éphémère de l'ascension mécanique. Dans la logique de Darius Sadr,

ce genre de luxe se méritait, sinon c'était de l'abus, voire du vol. Son destin s'inscrivait désormais dans les escaliers de ce monde, le temps qui s'écoule sans surprise, le regard indifférent des passants.

Pour saisir la complexité de cette réflexion, il faut entrer dans la tête de mon père; mon père de cette époque-là, Le Tumultueux, Le Désabusé. Comprendre le cheminement tortueux, magistralement absurde, de sa pensée. Voir sous la couche de souffrance, par-delà l'âpreté de l'échec, les étendues de délicatesse et d'élégance, de respect et d'admiration. Apprécier la cohérence de sa décision (ne pas prendre d'escalator), et l'habileté avec laquelle il concentra en quelques mots, lui qui avait passé la majeure partie de son existence courbé sur une rame de papier à écrire, tout ce qu'il était devenu et tout ce que vous représentiez.

Mais vous le savez aussi bien que moi, pour prétendre entrer dans la tête d'un homme, il faut d'abord le connaître; avaler toutes ses vies, toutes ses luttes, tous ses fantômes. Et croyez-moi, si je commence par là, si j'abats déjà la carte du « père », je n'arriverais plus à vous raconter ce que je m'apprête à vous raconter.

Restons sur l'impact de cette phrase: « L'escalator, c'est pour eux. » Raison qui m'a décidée, en partie, à entreprendre ce récit sans savoir par où commencer. Tout ce que je sais c'est que ces pages ne seront pas linéaires. Raconter le présent exige que je remonte loin dans le passé, que je traverse les frontières, survole les montagnes et rejoigne ce lac immense qu'on appelle mer, guidée par le flux des images, des associations libres, des soubresauts organiques, les creux et les bosses sculptés dans mes souvenirs par le temps. Mais la vérité de la mémoire est singulière, n'est-ce pas?

La mémoire sélectionne, élimine, exagère, minimise, glorifie, dénigre. Elle façonne sa propre version des événements, livre sa propre réalité. Hétérogène, mais cohérente. Imparfaite, mais sincère. Quoi qu'il en soit, la mienne charrie tant d'histoires, de mensonges, de langues, d'illusions, de vies rythmées par des exils et des morts, des morts et des exils, que je ne sais trop comment en démêler les fils.

Il est possible que certains d'entre vous me connaissent déjà, qu'ils se rappellent cet événement sanglant survenu à Paris, dans le 13^e arrondissement, le 11 mars 1994. L'information fit l'ouverture du 20 heures de France 2. Le lendemain, tous les journaux en parlaient à travers des articles remplis de contre-vérités et ornés de photos de nous, les yeux barrés d'un rectangle noir. Peut-être m'avez-vous vue sur l'une d'entre elles. Peut-être avez-vous suivi l'affaire.

D'ailleurs, j'aurais pu commencer par là. Au lieu de vous parler d'escalator, j'aurais pu vous raconter ce que nous appelons entre nous L'ÉVÉNEMENT. Mais je ne peux pas. Pas encore. Pour l'instant, tout ce que vous avez besoin de savoir c'est que nous sommes le 19 janvier, il est dix heures dix et j'attends.

FACE A

Le vent de Mazandaran

L'aile est de l'hôpital Cochin destinée à la procréation médicalement assistée est en travaux depuis plusieurs mois. D'après ce que j'ai compris, le bâtiment va être démolit et le service transféré dans le bâtiment principal situé sur le boulevard du Port-Royal. Au deuxième étage, la salle d'attente est réduite à son minimum. Ni affiche au mur ni prospectus, mais une vingtaine de chaises grises alignées en trois rangées, que la lumière terne de l'hiver, filtrée par les échafaudages extérieurs, éclaire mollement. Ce matin, quand je suis entrée, une chaise était placée à l'écart contre le mur. Cela fait bientôt trois quarts d'heure que je suis assise dessus, à attendre.

Notre première consultation avec le docteur Françoise Gautier a eu lieu il y a onze mois. La veille, une journée chaude et agréable de printemps, j'avais peint les ongles de mes orteils en rouge dans l'espoir un peu naïf de paraître plus en adéquation avec l'image que je voulais donner de Pierre et moi. J'avais décidé de porter des sandales à talons, et, malgré l'armée de nuages qui déferlait dans le ciel alors que je m'habillais, je n'avais pas changé d'avis. Tout en parcourant notre dossier transmis par le professeur Stein, Docteur Gautier nous a demandé: «Alors, vous allez vous

marier ? » Sa voix était neutre, mais la question m'est apparue brutale. J'étais loin de m'imaginer qu'après Professeur Stein, Docteur Gautier aussi s'intéresserait à notre situation matrimoniale. N'étions-nous pas là pour démarrer enfin le protocole ? Les questions ne devaient-elles pas être désormais d'ordre médical : maladies infantiles, hérédité, opérations subies ? N'allions-nous donc jamais en finir avec cette histoire de mariage ?

« Oui, bien sûr, dans quelques mois », avais-je répondu d'une voix qui sonnait si faux qu'à chaque fois que j'y pense, j'ai envie de m'enfuir loin et de mourir.

Le couple assis en face de moi était déjà là quand je suis arrivée, de même qu'un autre, installé dans le fond. Entre-temps, trois autres couples se sont ajoutés aux précédents ; chacun ayant pris soin de laisser quelques sièges vides entre lui et ses voisins. Personne ne parle. Un silence chargé de résignation et de divers bruits en provenance du couloir emplit l'atmosphère. Les visages affichent tous un air crispé, mélange d'anxiété et de vulnérabilité, qui les fait ressembler à des enfants perdus dans un supermarché.

Ai-je moi aussi ce même air ?

Je suppose que non, parce que je ne ressens rien, excepté peut-être un début d'impatience.

Les femmes qui me font face, dont le corps, à l'instar du mien, est devenu un champ de bataille, ont sans doute déjà commencé à emmagasiner tout un tas d'émotions à raconter plus tard. De longues conversations remplies d'explications, d'indignations, de larmes étouffées et de rires libérateurs. Des « tu te rends compte... », « si tu savais... », « non mais franchement... », jusqu'à ce que tout sorte, se fonde dans l'air et s'oublie. De temps en temps, quand elle revient de ses voyages universitaires,

Mina se comporte de cette façon avec moi (et avec Leïli aussi bien sûr). Elle m'appelle, et aussitôt entre dans les détails, ouvre des parenthèses, les laisse en suspens, lâche des rires incompréhensibles, s'extasie, répète la même anecdote sur différents tons. Elle trouve normal que je l'écoute, pendue au téléphone pendant des heures, puisque je suis sa sœur. Leïli aussi l'écoute, mais elle n'a pas dans la gorge cette boule d'agacement qui gonfle à chaque nouvelle phrase. Parce que Leïli la comprend. Elles ont en commun cette aisance à « vider leur ventre », comme disait notre mère, Sara.

Parfois je me demande s'il est possible de ne rien ressentir à ce point. Même si cela m'arrive moins qu'avant, la sensation est toujours là, à portée de main. À l'adolescence, j'avais l'impression qu'en moi un lieu destiné aux émotions s'était asséché sans que je m'en aperçoive. Le monde m'apparaissait alors, comme maintenant, derrière une vitre, intangible et lointain ; un spectacle muet auquel j'étais incapable de prendre part. À cette époque, j'avais déjà fait le lien entre cet état-là et les images des G.I. de retour du Vietnam vues dans les films et les séries télévisées. Je comprenais jusque dans mes os ce qu'ils ressentaient, assis sur le canapé familial à fixer le néant tandis qu'on s'agitait autour d'eux. Leur absence, leur incapacité à se joindre au mouvement, à créer un avenir. Comme moi, ils semblaient submergés par le silence des noyés qui flottent à la surface.

Cela n'aura échappé à personne : je suis seule.

Aucune main à tenir. Aucun corps familial collé au mien et lié par l'épreuve. Juste ce long tube en carton orné d'une étiquette avec nos noms et prénoms – les miens et ceux de Pierre – posé sur mes genoux. Un

long tube rempli du sperme décongelé et lavé de Pierre (c'est ce que le docteur Gautier m'avait expliqué).

Je n'arrive toujours pas à imaginer comment, par quel procédé, le sperme peut être lavé. Chaque fois que j'essaie, la vision d'un grand tamis, comme celui utilisé par ma grand-mère maternelle, Emma, pour préparer ses gâteaux, s'impose à mon esprit. J'aurais pu trouver l'explication sur Internet, mais à vrai dire je ne suis pas suffisamment curieuse pour me lancer dans ce genre de recherche.

Dès l'instant où je suis entrée dans cette salle, j'ai senti que ma solitude interpellait les couples. Une femme qui entre seule ici ne peut pas être divorcée ou séparée, sinon le protocole s'arrête. Sa solitude renvoie indéniablement à trois hypothèses (dans l'ordre croissant sur l'échelle de la catastrophe domestique) :

1) une dispute le matin, avant le départ ;

2) un désintérêt de l'époux qui n'a même pas pris la peine de poser une RTT, différer un rendez-vous ou un voyage d'affaires ;

3) cas extrêmement rare : la mort de l'époux. Ce qui suppose l'obtention d'une autorisation spéciale auprès d'un juge afin de pouvoir concevoir un enfant post mortem.

Quoi qu'il en soit, une femme seule dans la section de procréation médicalement assistée de n'importe quel hôpital de la planète est à plaindre, même si sa solitude rend l'infortune de ceux que la vie a conduits jusque-là plus supportable. *Merci Seigneur, il y a plus dans la mouise que nous !* Car ici, c'est le territoire exclusif du Couple. Le no man's land où se jouent son avenir, sa raison d'être, sa finalité. Le purgatoire où le dieu de la Fertilité, réveillé à coups d'injections de follitropine bêta, décide si oui ou non il modifiera son destin. Mon cas ne correspond à aucune de ces hypothèses. Il est bien plus complexe, bien

plus fourbe. Il relève de la stratégie et de la manipulation. D'un plan élaboré par des gangsters. Tu ne mesures pas encore, lecteur, le risque que je prends en écrivant ces lignes. Sache que parmi les treize couples qui me font désormais face, qui ont pitié de la femme solitaire que je suis, certains me colleraient au mur s'ils savaient, me cracheraient au visage, me jetteraient à la rue. Aucun ne prendrait la peine de comprendre, de poser des questions, de me regarder, moi aussi, comme une somme incongrue de circonstances, de fatalité, d'héritages, de malchances et de drames.

C'est pourquoi j'écris.

Mon père, Darius Sadr, Le Maître de la page blanche, Le Téméraire, Le Révolutionnaire, disait de sa voix songeuse/visionnaire: «On écoute mieux avec les yeux qu'avec les oreilles. Les oreilles sont des puits creux, bons pour les bavardages. Si tu as quelque chose à dire, écris-le.» Pourtant, il y eut des moments dans ma vie, des séquences plus ou moins importantes, où j'aurais fait n'importe quoi pour ne pas être celle que je suis. J'ai changé de pays et de langue, je me suis inventé d'autres passés, d'autres identités. J'ai lutté, oh oui, j'ai lutté, contre ce vent impétueux qui s'est levé il y a très longtemps, dans une province reculée de la Perse nommée Mazandaran*, chargé de morts et

* Afin de vous faciliter la tâche et vous éviter d'aller chercher dans Wikipédia, voici quelques éléments: Mazandaran est une province du nord de l'Iran d'une superficie de 23 701 km². Délimitée par la mer Caspienne et entourée par la chaîne de montagnes Alborz, c'est la seule région persane à avoir résisté à l'hégémonie arabo-musulmane et, de fait, la dernière à être devenue musulmane. Pour l'imaginer, il faut visualiser les paysages denses d'Annecy, de Suisse ou d'Irlande; verts, brumeux, pluvieux. La légende dit qu'à leur arrivée à Mazandaran, les Musulmans s'écrièrent: «Oh! Nous voilà au Paradis!»

de naissances, de gènes récessifs et dominants, de coups d'État et de révolutions, et qui à chacune de mes tentatives pour lui échapper m'a agrippée au col et remise à ma place. Pour que vous compreniez ce que je raconte, il faut que je rembobine et reparte du début ; vous faire entendre, comme je l'entends moi-même en ce moment – tandis qu'une infirmière nous jette un coup d'œil et s'éloigne, indifférente –, la voix de mon oncle Saddeq Sadr, surnommé Oncle Numéro 2. Une voix en mode mineur, aussi suave qu'une clarinette, contant ce que nous appelions entre nous : *La Fameuse Histoire d'Oncle Numéro 2*.

« Depuis le début de l'après-midi, le vent sifflait si fort qu'il aurait pu tout aussi bien annoncer la fin du monde. De mémoire de Mazandarani, on n'avait pas connu un tel déchaînement depuis l'invasion des Mongols ! Et encore, à l'époque, ce que les habitants de Mazandaran avaient pris pour une tempête n'était autre que le souffle dévastateur précédant la horde sanguinaire de Gengis Khan. Quoi qu'il en soit, ce vent mordant qui soufflait depuis les plaines gelées de Russie ne présageait rien de bon.

» Imaginez maintenant l'incroyable domaine de votre arrière-grand-père, Montazemolmolk. Deux imposantes bâtisses d'une soixantaine de chambres chacune, des dépendances, des salles d'armes, des cuisines, des salons de réception, des écuries pleines de chevaux... Le tout niché au cœur du cœur de la forêt, en contrebas des montagnes d'Alborz. Pas moins de deux cent soixante-huit âmes vivaient là, sous la responsabilité de Montazemolmolk. Ce jour de février 1896, un samedi me semble-t-il, il avait donné l'ordre de calfeutrer portes

et fenêtres et de rester enfermé jusqu'à ce que le monde retrouve un semblant de calme. Combien de temps cette maudite tempête allait-elle durer ? Dans quel état allait-il récupérer ses terres ? Depuis des heures, ces questions et beaucoup d'autres turlupinaient Montazemolmolk dont l'humeur était aussi sombre que le ciel. Il habitait la bâtisse principale, le *birouni*, avec cent vingt-trois hommes armés, chargés de la protection de ses terres, et une dizaine de jeunes garçons pour les servir.

» Quoique dressée juste en face du *birouni*, de l'autre côté de la cour intérieure, l'autre bâtisse, l'*andarouni*, semblait aussi lointaine et insondable que la Terre promise. Vivaient là les cinquante-deux épouses de Montazemolmolk, venues des quatre coins du pays, ses vingt-huit enfants et une vingtaine de servantes. Il était le seul homme à pouvoir y pénétrer, le seul à connaître l'odeur lourde des parfums et des disputes qui stagnait dans l'air glacé... Les dédales obscurs, les portes entrouvertes, le froissement des tissus, la sensation grissante d'être attendu, désiré, la langueur des corps qui... Allons, allons, vous voyez très bien ce que je veux dire !

» Pourtant, toutes ces nuits passées dans ce lieu qu'il avait, pour ainsi dire, peuplé lui-même, n'avaient pas guéri votre arrière-grand-père de l'impression amère que sa réalité lui échappait. L'*andarouni* restait un territoire mystérieux et fou, une énigme. Ce jour-là, ce jour où la terre de Mazandaran semblait réduite à un caillou dans la main de Dieu, Montazemolmolk redoutait par-dessus tout que les femmes profitent de l'obscurité et du désordre pour comploter contre lui. Après tout, comment savoir ce qui se mijotait dans le ventre d'une femme délaissée ? Comment être sûr de sa loyauté, sa sincérité, son amour ? Plus le temps passait et le nombre

de femmes augmentait, plus il sentait contre ses reins, dès l'instant où il posait le pied sur la première marche de l'escalier en colimaçon qui menait aux chambres, la lame aiguisée de la jalousie prête à s'enfoncer dans ses entrailles.

» Ce n'est pas comme si ce drame humiliant, sans doute fomenté par Targol Khanoum, n'avait pas eu lieu ! Targol Khanoum, autrefois sa préférée, était à l'origine d'une épidémie de démangeaisons qui s'était emparée de l'intimité des femmes et avait fini sa course perfide dans l'entrejambe de Montazemolmolk. Des médecins étaient venus de la ville ; des portes avaient claqué ; des objets s'étaient fracassés dans la cour ; des touffes de cheveux avaient été arrachées ; des cris avaient franchi les montagnes ; le déshonneur avait envahi le domaine... C'est à ce moment-là que Montazemolmolk aurait voulu que ce satané vent souffle, balaie ces maudites femmes de la surface de la Terre et emporte toute cette infamie. Enfin ça, c'est une autre histoire... Toujours est-il qu'après des heures passées à trifouiller sa barbe aussi fournie et blonde qu'une poignée de tabac, à arpenter la pièce à six portes qui lui servait de salon, votre arrière-grand-père prit la décision surprenante de remettre la clef de secours de l'*andarouni* à l'un de ses jeunes servants. Le plus laid. Le plus disgracieux. Celui qu'aucune femme n'aurait envie de cajoler même par défi. Alors Montazemolmolk... »

Stop. Encore une fois, impossible de me souvenir comment Montazemolmolk avait fait venir ce garçon. Avait-il hurlé son nom ? Avait-il ouvert une des six portes pour lui demander d'entrer ? Avait-il exigé qu'on aille le chercher ? Assise sur ma chaise contre le mur de

l'hôpital Cochin, je fouille ma mémoire dans l'espoir de retrouver ces fragments oubliés. En vain.

Souvent, j'essaie de me rappeler ce passage. Quand je travaille, debout derrière la table de mixage, à arranger le son grossier d'un groupe de rock improbable. Ou chez moi, allongée sur le canapé, Tindersticks en fond sonore. Je fais comme l'écolier qui bute sur le poème appris par cœur. Je recommence à me réciter tout depuis le début, dans l'espoir que les mots m'entraînent sans heurt vers la suite. Mais je m'arrête toujours au bord du même trou noir.

Je pourrais appeler Leïli ou Mina, mais je ne le fais pas. Je sais, grâce à cette intuition aiguë que confère une vie passée à côté d'êtres proches, qu'aucune ne se souvient de cette histoire dans les détails. Mes sœurs se rappellent d'autres moments que j'ai pour ma part complètement occultés. Les nuits d'été à dormir sur le toit de la maison de Grand-Mère Emma, sous la moustiquaire en mousseline rafistolée de toutes parts ; les livres que Sara nous achetait avant les grandes vacances ; les expéditions au hammam avec mes cousines et mes tantes dans les villages de Mazandaran. Les rares fois où nous nous retrouvons toutes les trois, sans leurs maris ni leurs enfants, à dîner dans un restaurant choisi par Mina devenue végétarienne depuis L'ÉVÉNEMENT, elles reviennent inévitablement sur ces épisodes. Généralement vers la fin du repas, quand le vin commence à faire son effet, estompant les contours de nos différences et broyant le poids du présent. Alors elles s'échauffent, rient, se coupent la parole, répètent les mêmes phrases comme s'il n'en existait pas d'autres pour décrire ces moments. Parfois je me demande si le but de ces retrouvailles n'est pas d'en arriver là.

À ces souvenirs délaissés au bout d'un chemin autrement inaccessible. Aux enfants que nous étions alors, désormais perdues dans les méandres de nos mémoires parcellaires et génératrices de fiction. Les adultes que nous sommes ont besoin de ces dîners pour accéder à ces enfants et croire à leur existence.

Retour à la salle d'attente. Bien que contrariée, je décide de sauter par-dessus le fragment manquant. Il faut se rendre à l'évidence : cette partie de l'histoire a été grignotée, puis balayée par le temps. Cela n'a pas d'importance, me dis-je, pourvu que tout le reste soit intact.

Reprenons : le jeune garçon laid et disgracieux est donc avec Montazemolmolk...

«... qui lui dit de sa voix rêche et autoritaire : “Va voir si elles respectent mes consignes et reviens me faire un rapport. Discrètement tu m'entends?” Mais à peine prononça-t-il ces mots qu'il les regretta. Aucun étranger, même prépubère, ne pouvait pénétrer dans cette ruche discrètement ! Montazemolmolk détourna les yeux du visage rouge de honte et d'excitation du garçon et le chassa. Il s'en voulait d'avoir dit n'importe quoi, d'avoir laissé entrevoir ses craintes, même si ce puceau, ahuri de tenir au creux de sa main la clef du paradis, n'en avait certainement rien vu. N'empêche, le gamin parti, il était encore moins tranquille qu'avant. Une demi-heure s'écoula, le vent s'intensifia et le garçon ne revint pas. L'impatience se mua en fureur et la fureur gagna comme un incendie le corps massif de Montazemolmolk. Il attrapa son manteau et sa toque en astrakan, décidé à aller voir par lui-même ce qui se tramait de l'autre côté de la cour. Car maintenant il en

était certain : un autre scandale se cuisinait à feu doux dans les dédales de l'*andarouni*.

» Ceux qui croisèrent votre arrière-grand-père dans les couloirs vastes et humides du *birouni* n'osèrent pas le retenir. Il était le maître des lieux, le Khan^{*}, avec un nom à six syllabes qui lui assurait son rang et la moitié de Mazandaran comme héritage. Mais il était surtout extrêmement têtu. Chacun savait que vouloir le dévier de son chemin était suicidaire. On disait que même les animaux comprenaient qu'une fois Montazemolmolk à leurs trousses, ils ne réussiraient pas à lui échapper. Ce trait de caractère était souvent commenté et déploré, aussi bien dans l'*andarouni* que dans le *birouni*. Tous avaient peur que son obstination le conduise un jour à la mort. Et s'il mourait, qui s'occuperait d'eux ? Le fait est qu'en ces temps où Nasserredin Shah-e-Qâdjar était roi, la féodalité était encore en vigueur dans le Nord. Les grandes familles, liées par de multiples alliances, régnaient sur les terres et les gens. En contrepartie de leur travail et de leur loyauté, les seigneurs les protégeaient, les soignaient et mariaient leurs enfants. Mais ça, c'est une autre histoire...

» Votre arrière-grand-père poussa de tout son corps la lourde porte en fer. Aussitôt, le vent s'empara de lui et le secoua comme un père son fils arrogant. La porte lui fut arrachée des mains. Sa toque en astrakan s'envola. Son manteau s'accrocha aux branches et se déchira. Montazemolmolk ne céda pas. Il lutta à rage égale avec la tempête et avec ses cheveux rebelles qui lui bouchaient

* Titre donné communément à celui qui exerce le pouvoir, politique ou féodal. Il peut être précédé de « Agha » qui signifie « Monsieur ». Le « kh » est à prononcer en fond de gorge, comme la « jota » espagnole.

la vue. De centimètre en centimètre, il arriva, épuisé mais vaillant, devant la porte de l'*andarouni*.

» Quand il parvint enfin à pénétrer à l'intérieur, il fut frappé par le silence. Chaque fois qu'il entraît là, il était certes accueilli par le silence. Mais c'était celui, familier et délicieux, des promesses inconnues, des femmes aux yeux fardés et à la bouche rose retenant leur souffle dans l'espoir d'être choisies. Il était l'objet de ce silence, son artisan. Tandis que celui qui l'entourait à cet instant était opaque, aussi inquiétant que celui des tunnels creusés sous les montagnes. Il grimpa quatre à quatre l'escalier en colimaçon. Au premier, le couloir était vide et les portes fermées. Soucieux, il poursuivit son ascension vers le second étage – celui des servantes et des enfants – quand une voix l'arrêta: "Où tu vas comme ça?" Soulagé d'entendre la voix d'Amira, il fit aussitôt demi-tour et ouvrit la porte de sa chambre.

» Étalée sur des coussins multicolores en laine, enveloppée dans un turban de fumée, Amira le toisa de ses yeux mi-clos. Son sourire sarcastique était chargé de toute une vie passée dans ce lieu dont plus de la moitié, depuis que Montazemolmolk l'avait abandonnée, dans cette chambre à boire du thé, manger des dattes et fumer de l'opium. Amira avait attendu tant de nuits votre arrière-grand-père qu'elle reconnaissait le bruit de ses pas entre mille. Même si Montazemolmolk l'avait délaissée pour d'autres plus jeunes, il la respectait plus qu'aucune autre. Parce qu'elle était sa première épouse et la mère de son premier fils (et de trois filles, aussi laides que du chou bouilli). En revanche, Amira, large et forte comme une citadelle, avait totalement cessé de le respecter. Elle ne l'appelait plus Khan, mais Monsieur, le tutoyait. "Si Monsieur veut savoir ce qui se

passé, il faut qu'il aille dans le salon derrière la cuisine. Allez file crapule, avant que je t'avale tout cru !" Et le rire éraillé et dingue d'Amira accompagna les pas pressés de Montazemolmolk qui encore une fois la fuyait.

» Montazemolmolk poussa la porte du salon et s'arrêta. Elles étaient toutes là ! D'habitude, autant de femmes ensemble ça jacasse comme dans un hammam, mais là, aucun son ne franchissait les lèvres. Quelques-unes s'occupaient du puceau qui s'était évanoui en regardant par le trou de la serrure. Ce qu'il avait vu, aucun homme ne le voyait jamais. Une gamine à moitié nue, jambes écartées, possédée par la douleur, se vidant de ses entrailles au-dessus d'une bassine de terre. Maintenant, les femmes reculaient pour laisser passer Montazemolmolk. Le sang était lavé et la bassine avait disparu. La gamine n'avait plus les jambes écartées. Elle était morte.

» Votre arrière-grand-mère ne devait pas avoir plus de quinze ans. Impossible de décrire son visage car dès l'instant où le linceul le couvrit, personne ne parla plus jamais d'elle. D'où venait-elle ? Qui était-elle ? Quel était son prénom ? Ni vous ni moi ne le saurons jamais. Figé dans la stupeur, Montazemolmolk fixait ce corps inerte, se souvenant vaguement de l'avoir écrasé quelques minutes derrière un buisson. Soudain, un minuscule paquet emmitoufflé dans un linge blanc atterrit dans ses bras. "C'est une fille, Agha Khan !" furent les premiers mots qui chassèrent le silence et la mort. Pour la première fois de sa vie, Montazemolmolk tenait un nouveau-né dans ses bras.

» Pour lui éviter la déception et le dégoût, ses vingt-huit autres enfants lui avaient été présentés solennellement, une semaine après leur naissance, la face lisse et les joues frottées à l'eau de fleur d'oranger.

Tous avaient déjà un prénom choisi par leur mère que Montazemolmolk oubliait aussitôt. Il faut dire que, poussées par la concurrence et le désir de séduire leur mari, les mères inventaient des prénoms de plus en plus complexes qu'elles-mêmes finissaient par oublier.

» En regardant la face fripée du bébé, il fut terrifié par sa couleur terne. Mais d'un coup, le paquet lui fut arraché des mains et un autre atterrit à sa place. « La seconde ! La seconde ! » N'entendant rien aux questions de reproduction, Montazemolmolk ne comprit pas tout de suite ce tour de passe-passe. Interloqué, il se tourna vers la vieille accoucheuse au visage tanné comme du cuir. « Des jumelles, Agha Khan ! À part Dieu Tout-Puissant, personne ne savait que la pauvre fille en avait deux dans la panse. Une vie contre deux vies : c'est comme ça qu'Il l'a voulu. » Réprimant sa surprise, Montazemolmolk hocha la tête pour marquer la justesse de cette réflexion. Bien que depuis un séjour en Russie – et pour une raison qu'il tut toute sa vie – il doutait sérieusement de l'existence de Dieu, il continuait à faire croire le contraire par commodité.

» Quoi qu'il en soit, Montazemolmolk baissa les yeux sur son trentième enfant : votre grand-mère. Contrairement à sa jumelle aussi sombre qu'un pruneau, elle avait la peau blanche et un duvet blond sur la tête. Mais surtout – Montazemolmolk approcha son visage, observa de plus près pour en être sûr – elle avait ses yeux bleus. Le bleu étonnant de la mer Caspienne dont aucune goutte n'avait encore daigné tomber dans les yeux de son troupeau d'enfants. À quarante-huit ans, Montazemolmolk tenait enfin dans ses bras l'enfant dont il avait secrètement rêvé, celle dont le regard rappellerait à jamais le sien.

» Une sensation plus grande que la postérité l’envahit. Un bonheur inattendu dont les femmes, rongées de dépit, furent témoins. L’émotion ne se contenta pas d’adoucir ses traits et de dessiner un sourire fier sur ses lèvres, elle remonta jusqu’à sa gorge, devint syllabe, puis mots, puis claqua dans l’air comme une gifle. “Elle s’appellera Nour”, s’exclama Montazemolmolk sans quitter le bébé des yeux. *Nour*, Lumière. Embarrassée, la vieille accoucheuse essaya d’atténuer l’effet désastreux de cette annonce sur les femmes. “Et comment comptez-vous appeler l’autre, Agha Khan?” demanda-t-elle avec l’espoir qu’il comprenne le message. “Appelez-la comme vous voudrez.” Réponse lapidaire qui ruina définitivement... »

À ce moment du récit, Oncle Numéro 2 s’arrêtait. Les larmes qui couleraient plus tard, après moult digressions et envolées dramatiques, emplissaient déjà sa gorge. Il se levait d’un bond, ouvrait une des boîtes à cigarettes posées sur toutes les tables de sa maison, en prenait une, l’allumait, tirait une longue bouffée en gonflant ses joues. Puis, après quelques pas agités, il revenait s’asseoir, respirait profondément, nous regardait avec tristesse et compassion comme s’il s’apprêtait à nous annoncer une nouvelle terrifiante qui allait bouleverser nos existences: « ... qui ruina définitivement l’enfance de Mère. »

Mère.

C’est ainsi que ses fils appelaient Nour, appuyant sur le M pour l’allonger, l’étirer, jusqu’à donner à notre grand-mère paternelle sa dimension émérite d’icône.

Les larmes d’Oncle Numéro 2 arrivaient quand Mère atteignait sa cinquième année. Alors, tous les sévices imposés par les belles-mères, le cœur empoisonné par

la jalousie et la rancune, coulaient de sa bouche comme un chagrin ininterrompu. Aller chercher l'eau au puits, servir à table avec les domestiques, dormir dehors, être privée de vêtements chauds en hiver, de nourriture, rester enfermée des journées entières dans les latrines, dans la cave, tirer seule les tapis à l'extérieur pour les dépoussiérer, partir dans la forêt chercher des racines à macérer... La liste était longue. Il pleurait et racontait, racontait et pleurait. Pour finir, bouillonnant de douleur et d'amour, il nous prenait dans ses bras pour que nous nous consolions mutuellement, tandis que le couvre-feu tombait sur Téhéran.

De l'autre côté de la fenêtre du salon d'Oncle Numéro 2, la Révolution était en marche. Bientôt, profitant de la coupure d'électricité et de la nuit, les *Téhéranis*, telle une armée de fantômes unis et en colère, se fauileraient dans les escaliers jusqu'aux toits et crieraient des slogans interdits. Du nord au sud, d'est en ouest, des « Mort au Shah » et « Allah Akbar », vèpres insolentes et désespérées jetées à la face du monde, se répondraient en écho. Quelques minutes, un quart d'heure tout au plus, jusqu'à ce que le bruit des mitraillettes s'élève et la répression s'empare à nouveau de la ville.

Et pendant ce temps, alors que je rêvais de m'échapper de cette pièce pour rejoindre la nuit et les toits, mêler ma voix à ce chant révolté/mélancolique, Saddeq nous serrait contre son chandail beige acheté aux Galeries Lafayette (prononcé *Gâlori Lâfâyed*) à Paris (*Pârisse*), à pleurer sur une grand-mère que je n'avais même pas connue. J'avais sept ans et le respect aveugle que tout enfant d'Orient éprouve envers les adultes m'interdisait de le repousser pour m'enfuir.

Oncle Numéro 2 est mort

Hier après-midi, j'étais sur le pas de la porte, prête à sortir pour aller au travail, quand Leïli m'a appelée. « Oncle Saddeq... » a-t-elle dit de cette même voix mate avec laquelle elle m'avait annoncé la mort de tous nos oncles et celle de notre père. J'aurais dû deviner que quelque chose s'était passé pour qu'elle m'appelle si tard. Leïli ne m'appelle que très tôt le matin, sur un trajet quelconque, pressée et à bout de souffle, s'excusant immédiatement de me réveiller. Par un subtil blocage psychique, elle refuse d'admettre que je ne dors que quelques heures, et encore d'un seul œil. Pourtant, il lui arrive devant les autres d'évoquer mes insomnies ; évocation qui lui sert la plupart du temps de préambule pour dériver sur son inexorable besoin de dormir, contrarié depuis des décennies par sa vie de famille et son travail. Mais, quand elle est seule avec moi, un déni s'installe. Un de plus.

« Il est mort ce matin, vers onze heures... »

Au même moment, j'ai vu un cafard courir le long de la plinthe de l'entrée et se faufiler à l'intérieur. Toute mon attention s'est focalisée sur cette tache luisante qui s'enfuyait vers la salle de bains. L'appartement en est

infesté depuis plusieurs semaines à cause du restaurant du rez-de-chaussée. Malgré les heures passées à nettoyer, à asperger les recoins avec des produits de plus en plus toxiques, il semble impossible d'éradiquer cette invasion.

Alors que Leïli me parlait, j'ai réussi à poser un pied sur le cafard. J'ai appuyé si fort pour m'empêcher de penser à Oncle Numéro 2 que j'ai cru entendre le bruit humide de ses entrailles s'étalant sur le parquet. « Tu m'écoutes ? » a demandé Leïli agacée. – Oui, je t'écoute », ai-je menti, ramassant les restes du cafard avec un vieux mouchoir tassé au fond de ma poche.

Je n'avais qu'une envie, raccrocher. Mais j'ai entendu Leïli pleurer. C'était Leïli, ai-je pensé alors, flottant dans sa blouse blanche, sans doute debout devant l'une des hautes fenêtres de son cabinet d'ophtalmologie situé dans le 4^e arrondissement, les clavicules saillantes et le bout du nez froid, demandant comme toujours à être consolée. Leïli, ma sœur aînée, sensible et fragile comme de la vieille dentelle. Aussitôt, j'ai cherché quelque chose à dire dans l'espoir un peu vain de l'apaiser, mais avant de trouver la phrase réconfortante qui nous aurait permis d'évoquer Oncle Numéro 2 et de sourire, j'ai demandé : « Tu vas le dire à maman ? »

Depuis sa maladie, je l'appelais maman. Je ne sais pas comment c'était arrivé, à quel moment précis j'avais cessé de l'appeler par son prénom. Je ne sais pas si mes sœurs l'avaient remarqué, si elles en avaient parlé entre elles. Si tel était le cas, elles ne m'avaient fait aucune réflexion. Elles, continuaient à l'appeler Sara.

« Je n'en sais rien... Je ne sais pas si Sara... »

Leïli s'arrêta. Comme un air de musique que l'on se remémore dès les premières notes, je reconnus ce

silence sec d'avant les sanglots. Un silence qui résume à lui seul tout ce que Sara était et tout ce qu'elle n'est plus. Et Leïli sanglota.

Sara était : grande (1m72), mince (57 kilos), un corps *SophiaLoreni*, comme on disait à Téhéran. Ses cheveux et ses yeux étaient noirs. Ses sourcils étaient épilés avec soin. Son nez présentait une légère bosse à sa base. Sa bouche, qui avait le même dessin que celle de sa mère, Emma Aslanian, laissait deviner, si vous étiez ethnomorphologue, qu'elle avait des origines arméniennes.

Sara était : drôle. Elle savait parler le *tchalémeïdowni*, l'argot de Téhéran, et nous faisait hurler de rire.

Sara était : mère de famille, professeur d'histoire et de géographie, opposante politique, présidente du Syndicat des copropriétaires, présidente du Comité des parents d'élèves, rédactrice en chef du journal *Djombesh* (Mouvement) fondé avec son mari. Levée à cinq heures trente. Couchée entre minuit et demi et une heure du matin.

Sara était : débordante d'amour et d'anxiété pour l'humanité entière. Dès l'aube, avant même de poser un pied sur le sol, elle cherchait quoi cuisiner, acheter, préparer, pour faire plaisir à la famille et aux amis. Quand elle nous réveillait, à six heures quarante-cinq tapantes, avec du Mozart, le déjeuner était déjà prêt, voire le dîner, les toilettes et la salle de bains lavées, les plantes arrosées et le troupeau de chats vagabonds agglutiné derrière la fenêtre de la cuisine, nourri. Nous la surnommions « Mon Général » ou « Caporal Sadr ». Ou bien « Associated Press », à cause de son époustouflante mémoire.

Elle se souvenait de tout. Tout ce qui avait été vu et vécu, tout ce qu'on lui racontait. Dense et compacte,

sa mémoire était un défi au temps, à la science, et à celles qui croyaient leurs commérages éphémères. Elle connaissait par cœur tous les numéros de téléphone, toutes les adresses, toutes les dates. Les dates historiques, avec une spécialisation dans les événements relatifs à ses deux héros, Napoléon Bonaparte et Mohammad Mossadegh*. Les dates de naissance, celles de ses innombrables neveux et nièces, de ses collègues, de ses amies, de nos voisins, de leurs enfants, et même des frères de mon père alors qu'eux-mêmes avaient à peine conscience d'être nés un jour.

Et puis soudain plus rien. Le néant.

Son cerveau s'était noyé dans l'eau. Un bouchon de liège flottant dans l'immensité de l'oubli. C'était arrivé quelques mois après L'ÉVÉNEMENT.

Longtemps, je suis restée persuadée qu'elle avait besoin de moi, de ma présence, pour guérir. C'est la raison pour laquelle je suis revenue à Paris, donnant peu à peu à ma vie une direction rassurante dans le but absurde de l'apaiser. Mais elle n'a pas besoin de moi,

* Le nom de Mohammad Mossadegh – appelé par les Iraniens Docteur Mossadegh – ne se range pas d'emblée à côté de celui des femmes et des hommes qui ont marqué le xx^e siècle. Cela prouve à quel point l'Histoire a été injuste avec lui. Pourtant, en 1951, premier ministre démocratiquement élu, il réussit l'incroyable tour de force de nationaliser le pétrole iranien exploité depuis des décennies par la compagnie Anglo-Iranian Oil Company. Le moment n'est pas venu de s'attarder sur cette période, mais sachez que tels des enfants gâtés à qui l'on retire un dû, les Britanniques n'apprécièrent pas cette volonté d'indépendance. Le bras de fer dura deux ans et les Américains s'en mêlèrent, fomentant le fameux coup d'État du 19 août 1953 qui bouleversa à jamais le destin de l'Iran. Nous en reparlerons...

pas plus que de la télévision allumée toute la journée dans un coin de sa chambre.

Sara était ma mère. L'autre est devenue *maman*.

Après avoir raccroché, réalisant soudain que je me trouvais dans la rue, j'ai eu cette vision d'Oncle Numéro 2. Il était là devant moi, au milieu du vacarme de Belleville, une image aussi claire que celle des prostituées chinoises plantées sur le trottoir.

Je vais essayer de vous la montrer, avec ses couleurs passées et sa surface abîmée par les aléas de l'existence, comme ces films super 8 qu'il tournait avec sa Beaulieu sur la plage. Regardez sa silhouette menue et raide descendre l'escalier principal de sa maison, éclairé par la lumière étincelante du grand lustre en cristal. Rasé de près, cheveux poivre et sel coiffés en arrière, le torse engoncé dans une veste en tweed coupée sur mesure et fermée de façon ostentatoire sur le ventre. La pochette est orange, le pantalon en velours côtelé marron. Ses chaussures en cuir noir brillent sur le tapis bleu en soie orné d'un médaillon floral géométrique, typique des tapis d'Isfahan. Avec sa démarche crâneuse, Saddeq pourrait sortir d'une comédie américaine des années 70, un film avec Peter Sellers, où il aurait le rôle d'un nanti naïf. Le voilà qui avance vers Sara, assise à la table du salon. C'est le matin et Sara boit son thé dans un grand verre à anse. « Tu t'es fait chic, dis donc ! » s'exclame-t-elle avec un sourire sincère tandis que derrière elle, Leïli et Mina gloussent dans leur serviette tachée de confiture de coing (quant à moi, depuis que j'ai entendu Oncle Numéro 2 quitter sa chambre, j'attends près de la porte qui mène au jardin pour lui demander l'autorisation d'aller jouer dehors). Saddeq incline la tête à droite et

rit comme un adolescent timide à qui la plus belle fille du quartier vient de faire un compliment. Chic (prononcé à l'iranienne : *chiik*) est son mot préféré. Celui qu'il espère chaque matin, celui qu'il mérite en toutes circonstances.

Cette image date de l'hiver 1978, des quelques mois avant la fin de la Révolution que nous avons passés en partie chez lui, dans cette maison où mes parents s'étaient mariés. Je n'ai pas le souvenir qu'il ait neigé cet hiver-là alors qu'à Téhéran la neige s'accumule pendant des mois, haute comme des murs. N'ai-je pas entendu Sara dire qu'il faisait un hiver *à la parisienne*? S'agissait-il de cet hiver-là ou d'un autre? J'avais mémorisé l'expression alors que j'ignorais ce que l'hiver à Paris signifiait. Mais il semblait merveilleux, comme tout ce qui était français; du régime politique au parfum des shampoings. Dans les années précédant la Révolution, Sara nous emmenait dans un supermarché français ouvert dans une des rues huppées du nord de la ville. D'une propreté intimidante, l'endroit était rempli de toutes sortes de marchandises qui nous paraissaient terriblement exotiques. Des petits bouts de France, détachés d'une totalité aussi inaccessible qu'un rêve, qui, miracle du pétrole, avaient voyagé jusqu'à nous. Vache qui rit, Nutella, yaourts Danone, camembert Caprice des Dieux, savon Zeste, cigarettes Gitane. Les produits aux emballages brillants étaient rangés sur des rayonnages en fer, offerts à la vue, disponibles, et non entassés en une montagne branlante comme chez notre épicier, Agha Mohabati. Les prix, affichés en tomans et en francs, étaient si excessifs qu'il était impossible de satisfaire ne serait-ce que la moitié de nos envies. Nous sortions de là avec un petit sachet et l'impression de laisser derrière nous un monde fascinant

qui pourrait, comme dans les dessins animés, disparaître pour toujours.

Un jour, alors que je rentrais de Bruxelles, Sara m'apprit qu'Oncle Numéro 2 et sa femme avaient déménagé dans un appartement près du centre-ville. Quelques années auparavant, durant la guerre Iran-Irak, les fondations de leur ancienne maison avaient été terriblement fragilisées à cause des bombardements et son interminable restauration semblait au-dessus de leurs forces. Située dans une rue étroite du centre de Téhéran, elle était gigantesque. Des escaliers conduisaient à de nombreuses pièces aux murs chargés de miroirs. Des tapisseries et des objets hérités des ancêtres faisaient face aux meubles massifs, tout en bois et dorures, achetés chez les antiquaires du marché aux puces (*Mârtché ô Pouce*) de *Pârissse*. L'ensemble, une collision entre des époques et des styles aussi disparates qu'inappropriés, dégageait une impression effrayante de mauvais goût.

J'accueillis la nouvelle avec un détachement calculé, décidée à ne pas laisser Sara réveiller en moi une nostalgie aussi pénible qu'inutile. Je savais qu'Oncle Numéro 2 était malade, cloîtré chez lui, incapable de bouger de son lit. Je le savais comme on détient une information dont il est difficile de visualiser l'ampleur. Un tremblement de terre, une explosion, une réalité lointaine qui remue l'être tout en restant extérieure au présent. J'étais incapable d'imaginer à quoi il pouvait ressembler englué dans la vieillesse et la maladie. Dans quel lit était-il allongé ? Dans quelle chambre, quel appartement, quel quartier ? Et quand bien même j'aurais su le nom de leur nouveau quartier, j'ignorais où il se trouvait. Depuis que le régime islamique gouvernait

ce pays, tous les noms des rues et des quartiers avaient été changés, ayatollahisés, brouillant les repères et les mémoires. J'aurais pu l'appeler, mais pour dire quoi ?

« Toi, tu ne parles pas, me dit Sara. Quel besoin de parler ? Tu te contentes de te présenter et ton oncle et ta tante parleront pour toi ! »

Mais même cela était au-dessus de mes forces. Entendre leur voix, les imaginer dans cet ailleurs où j'avais eu autrefois ma place, où j'avais été heureuse comme je ne le serais sans doute jamais plus. Comment est-ce possible que là-bas existe encore et que je n'en fasse plus partie ? Comment une telle absurdité avait-elle pu se produire ? Bien entendu, je connaissais la réponse à toutes ces questions, et à bien d'autres, mais elle ne suffisait pas à expliquer l'impression oppressante de cruauté et d'injustice qui m'écrasait, et m'écrase encore, quand j'y pense. À vrai dire, Oncle Numéro 2 avait disparu depuis très longtemps et l'annonce de sa mort ne venait que confirmer ce que je savais déjà : je ne le verrais plus jamais. Comme je ne verrais plus jamais l'Iran. Je l'avais su au moment même où mes pieds, chaussés des bottes de ma mère, avaient dépassé la ligne virtuelle de la frontière entre l'Iran et la Turquie, aux alentours de quatre heures trente du matin, le 25 mars 1981.

Pour de multiples raisons, de tous mes oncles, il était celui dont j'étais le plus proche. Notre premier séjour chez lui date du mois d'août 1978. Durant l'été, le mouvement de protestation contre le régime du Shah s'était radicalisé. Tandis que dans les principales villes du pays les manifestations s'amplifiaient, entrecoupées d'épisodes sanglants, la répression s'intensifia, aboutissant à

l'instauration de la loi martiale. Pas un jour ne se passait sans que des opposants politiques soient arrêtés ou tués. À la demande de Saddeq, nos voisins, les Nasr, m'avaient déposée chez lui le lendemain du jour où Sara, après une violente altercation avec un haut gradé de l'armée, le général Mansour Rahmani, gagné par la rage de vouloir tuer mon père, avait été transportée à l'hôpital. Recherché par la Savak, la police secrète, Darius était caché quelque part dans les entrailles de Téhéran. Il avait quitté notre appartement l'avant-veille vers midi, une journée étouffante d'été, poussé et escorté par des amis à la mine inquiète. Suite à l'incendie du cinéma Rex à Abadan*, la tension était montée d'un cran ces derniers jours. Pour la première fois, Darius ne rechigna pas et accepta de partir, même si, quand il franchit la porte, son visage était aussi abattu que celui d'un gardien de but encaissant un penalty. À partir de ce jour, il entama toute une série d'allers-retours sur des périodes plus ou moins longues qui se solda par une entrée en clandestinité d'où il ne sortit qu'en février 1979, une quinzaine de jours après le retour de Khomeiny en Iran.

Leïli et Mina étaient déjà chez Oncle Numéro 2 quand je suis arrivée. Il était seul. Enfin, seul avec Bibi,

* Survenu le 19 août 1978 à Abadan, capitale de l'industrie pétrolière, cet incendie fit 477 morts, dont une majorité de femmes et d'enfants. Le régime fut accusé d'avoir mis délibérément le feu au cinéma afin de faire sortir les éléments subversifs qui s'y étaient réfugiés. Mais des années après la Révolution, des documents et des témoignages révélèrent que cet incendie avait été planifié dans la résidence de Khomeiny alors exilé à Najaf, en Irak. Le but : provoquer la colère des ouvriers des raffineries, les poussant à se mettre en grève et diminuer la production du pétrole, mais aussi détruire un lieu de débauche, symbole de la culture occidentale. Il faut croire que la graine de ce qui adviendra plus tard était plantée...

la fidèle servante qui avait suivi Nour depuis l'*andarouni* paternel jusqu'ici. La femme de Saddeq, riche héritière d'une autre grande famille de Mazandaran, autonome et sympathiquement snob, s'était repliée sur ses terres mazandaraniennes loin des tumultes de la Révolution. Leurs deux enfants vivaient leur vie : la fille, mariée et mère de trois enfants, habitait à quelques rues de la maison familiale et le fils dilapidait l'argent de ses parents aux États-Unis.

Oncle Numéro 2 avait tenu à nous avoir avec lui, bien à l'abri, dans sa maison fermée à double tour d'où tout élément rappelant l'extérieur – télévision, radio, clefs du jardin – disparut quelques heures après notre arrivée. La journée, il nous apprenait à cuisiner, à coudre, à tricoter, à fabriquer des poupées de chiffon et des parures de coussins. Il nous maintenait dans un état de normalité factice, hors du temps, comme les orphelines d'un conte d'Andersen qu'il fallait malgré tout préparer à une vie de femmes respectables. Le soir, il nous racontait ses histoires dans lesquelles Mère finissait systématiquement en martyre, et lui en larmes.

Dépositaire de la légende familiale, Oncle Numéro 2 avait au cours des années, grâce à un savant dosage entre réalité et fiction, consolidé la plupart de ses récits dans une version personnelle qui semblait convenir à ses frères, oncles, tantes, cousins et cousines de multiples degrés. Les soirs d'été, sur la terrasse de sa villa de Mazandaran, assis sur sa chaise attitrée face à la mer Caspienne, il nous les servait avec gourmandise, tirant par à-coups sur son narguilé et ménageant habilement ses effets comiques. Lui-même riait aux éclats, la tête penchée sur le côté, surveillant du coin de l'œil son public. Et nous aussi riions ; les adultes, qui saisissaient

les allusions sexuelles, riaient encore plus fort que les enfants.

Pourtant, à partir du moment où il nous avait récupérées, des métastases de drame avaient envahi ses versions. Non seulement nous ne riions plus, mais nous finissions inévitablement les uns collés aux autres, chœur secoué par les sanglots d'Oncle Numéro 2. Selon Leïli, éprise d'explications et d'analyses, la tristesse de notre oncle n'était pas due à son amour délirant pour Mère, mais à celui qu'il portait à notre père. L'angoisse, affirmait-elle, avait gagné ses récits, effaçant les épisodes comiques et les remplaçant par d'autres, terrifiants. Coups, sévices, tortures, meurtres. Autant de situations que nos parents activistes risquaient de subir à chaque instant.

Une nuit, alors que le nez collé à la fenêtre, j'échafaudais un plan secret pour m'enfuir, Leïli me prit par le bras et me retourna d'un coup sec.

« T'es tellement égoïste que tu ne vois même pas qu'il s'occupe de nous, qu'il fait semblant que tout va bien, et le soir, il craque ! Ça s'appelle une *dépression* ! »

Le vocabulaire de Leïli, enrichi de façon spectaculaire par ses lectures, comportait des mots dont la signification m'échappait totalement. Tous ces mots étaient en français, langue apprise dès l'école maternelle au très huppé lycée Razi – l'école française située dans les quartiers résidentiels du nord de Téhéran – où, malgré un droit d'entrée exorbitant, Sara avait tenu à nous scolariser. Les raisons qui l'avaient poussée à faire un tel choix, en totale contradiction avec notre vie dans un quartier pour classe moyenne, ses opinions politiques et son métier de professeur dans un lycée public, étaient complexes. Bien sûr, elle voulait nous donner toutes les chances de réussir, ce qui signifiait indiscutablement

faire des études supérieures à l'étranger. Bien sûr, elle avait planifié qu'après nos études nous reviendrions en Iran pour participer au développement du pays. Mais ce pragmatisme apparent cachait une passion immodérée pour la France, pays où elle-même avait passé un an grâce à une bourse universitaire obtenue dans le cadre d'une thèse sur Jean-Jacques Rousseau. Une année seulement, comme un mirage en plein désert. De même que certaines mères, rêvant d'être reine de beauté, inscrivent leurs filles à des concours de Miss, Sara nous avait inscrites au lycée Razi.

Contrairement à mes sœurs, je n'aimais pas le français, langue que je trouvais alambiquée/ampoulée et avec laquelle je refusais de nouer le moindre contact en dehors de l'école. Je ne touchais pas aux livres de la Bibliothèque Rose et Verte, hérités de mes sœurs et soigneusement alignés par Sara sur l'étagère fixée au-dessus de mon lit. Je ne lisais pas *Astérix et Tintin* en français, mais en persan, m'efforçant de rire fort pour narguer mes sœurs qui jugeaient la traduction ridicule.

À vrai dire, ce n'est pas le français que je rejetais, mais l'obligation tacite, partagée par les élèves iraniens du lycée Razi, issus des castes élevées et pour certains outrageusement riches, de le considérer comme supérieur au persan. De là découlait la certitude que puisqu'ils pratiquaient cette langue, ils étaient eux-mêmes supérieurs aux autres Iraniens, masse bruyante et inculte perdue dans les bas-fonds du Moyen-Orient, mangeant du riz avec une cuillère comme si c'était une soupe. En classe, c'était la concurrence à qui s'exprimerait le mieux en français, passerait les plus longues vacances en France, s'habillerait en Cacharel ou porterait des Moon Boots en hiver. Certains parlaient

même français avec leurs frères et sœurs, appelaient leur père « papa » au lieu du vulgaire et arriéré « baba ». Les élèves français étaient considérés comme des dieux ayant eu la magnanimité de descendre jusqu'à nous pour nous dispenser leur raffinement. Se faire accepter par eux était l'activité principale de la récréation. Je méprisais leur suffisance, même si secrètement je rêvais moi aussi d'avoir des Moon Boots.

Une quinzaine de jours plus tard, amaigrie et pâle, Sara sortit de l'hôpital. Après une semaine de convalescence passée chez Oncle Numéro 2 où, par miracle, télévision, radio et clef du jardin firent leur apparition, elle appela un taxi et nous rentrâmes chez nous. Mon bonheur me fit oublier ce séjour claustrophobique durant lequel j'avais néanmoins appris à coudre, préparer la confiture de coing et les galettes aux herbes.

Malgré les menaces journalières de la Savak, poursuivant sa mission antigonesque de femme d'opposant politique, Sara tenait à ce que nous intégrions notre appartement situé au rez-de-chaussée. Elle savait que bientôt un autre événement, forcément terrible, nous en chasserait, mais en attendant nous devons faire front. Nous, la famille de Darius Sadr, qu'un journaliste étranger avait récemment surnommé « Le Sakharov d'Iran ».

« Il n'y a aucune raison d'avoir peur de ces chacals, mes chéries. C'est eux qui devraient avoir peur de nous ! » lança-t-elle quelques heures plus tard, en dressant les vieux matelas de nos lits d'enfants contre les fenêtres des chambres.

Tenez-vous bien, ces matelas sur lesquels nous avions pissé copieusement étaient destinés à absorber les balles

que lesdits chacals risquaient de nous tirer dessus au milieu de la nuit !

Nous étions toutes les quatre sur le balcon et mes sœurs l'aidaient. Incrédule, je les regardais faire. Comment ces épaves allaient-elles nous protéger ? Comment Sara pouvait-elle croire qu'à leur vue les Savakis se décourageraient et partiraient tranquillement finir leur nuit ? Si j'étais Savaki – je les imaginais musclés et armés comme les tueurs dans les films américains que Darius adorait –, j'enjamberais le balcon, dégagerais ces saletés et viderais mon chargeur. J'étais sur le point d'ouvrir la bouche pour lui faire part de mes réflexions quand Mina, visiblement empreinte des mêmes doutes que moi, m'envoya un coup de coude dans le ventre. Le regard noir qu'elle me jeta – *tu ne vois pas que ça la rassure, espèce de débile!* – me fit taire sur-le-champ.

Je continuai à observer ma mère achever son œuvre dérisoire, emplie de peur. Avant qu'elle ne révèle la probabilité que nous puissions finir nos vies criblées de balles, jamais cette pensée ne m'avait effleurée. Que notre appartement soit sous surveillance : oui. Que nos parents soient arrêtés et emmenés dans les geôles secrètes du régime : oui. Que Darius parte à une de ces réunions politiques et ne rentre plus jamais : oui. Mais pas notre mort. Désormais, chaque fois que mon regard tombait sur les fenêtres obstruées de la chambre que je partageais avec Mina, l'angoisse hurlait en moi comme une bête sauvage. Je ne dormais plus. Je gardais les yeux ouverts toute la nuit, me crispant au moindre bruit et priant Dieu, non pas pour qu'Il nous épargne – le chaos terrestre me semblait hors de sa portée –, mais pour que les balles nous atteignent toutes en même temps. Seigneur, faites que ma mère, mes sœurs et moi mourions ensemble !

Pour vous parler de l'altercation de Sara avec Général Rahmani, il faut d'abord que je vous présente Barthélemy Schumann.

Né à New York, militant de gauche, journaliste, Barth Schumann avait été expulsé des États-Unis dans les années 60 pour sa participation active aux mouvements de protestation contre la guerre du Vietnam. Exilé à Londres, proche de Bertrand Russell, Schumann arriva en Iran pendant la Révolution. Comme nombre de journalistes occidentaux, il prit contact avec Darius qu'il interviewa à plusieurs reprises. Mais contrairement aux autres, il se débrouilla pour résider dans notre quartier, vint chez nous régulièrement, resta déjeuner et dîner. Certains après-midi, il m'emmenait dans les rues en effervescence de Téhéran, m'utilisant comme traductrice. Notre étrange duo, lui le grand roux aux cheveux longs et moi la petite brune aux cheveux courts, ne manquait pas de faire se tourner les têtes. Quand il était pris à partie, que les gens lui criaient au visage « *US Go Home* », il me demandait d'expliquer son combat acharné contre l'impérialisme américain. Je faisais de mon mieux et bon an mal an la situation s'arrangeait. De fait, une relation privilégiée se tissa entre nous, d'autant qu'il n'avait pas d'enfant et semblait le regretter. Plus tard, en novembre 1979, lorsque l'ambassade des États-Unis fut prise d'assaut par les étudiants iraniens et que les archives furent rendues publiques, l'hypothèse que Schumann fût un espion américain devint suffisamment plausible pour qu'il soit viré du pays avec interdiction d'y revenir.

Une interview réalisée par Bart fut diffusée sur la BBC le 24 août 1978; le sujet en était: « Comment le

général Mansour Rahmani arriva chez Darius Sadr et le menaça de mort, vu à travers les yeux de sa fille de sept ans, témoin de la scène. » Vous ne l'avez certainement pas entendue.

Elle fut enregistrée sur un petit dictaphone le matin même, alors que je prenais mon petit déjeuner chez nos voisins, les Nasr – d'où le bruit de couverts qui masque par moments nos voix –, et envoyée dans la foulée à la BBC pour être intégrée à l'émission consacrée à la Révolution iranienne.

Quelques semaines après L'ÉVÉNEMENT, Schumann m'envoya une copie dupliquée sur une cassette audio TDK, accompagnée d'une lettre pleine de compassion pour me demander de lui accorder une nouvelle interview (il disait travailler pour une radio alternative américaine basée à Toronto).

Je n'ai pas répondu à sa demande et n'ai écouté la cassette que des années plus tard, une seule fois, à l'occasion d'un déménagement. Je vais néanmoins essayer de vous la transcrire.

B. Schumann : Est-ce que tu peux m'expliquer ce qui s'est passé hier ?

K. Sadr : En fait j'étais avec ma mère à la maison quand on a entendu des bruits au bout de la rue, là-bas... Il y avait plein de gens qui poussaient des cris, qui criaient des... des...

B. Schumann : Des slogans ?

K. Sadr : Oui c'est ça, des slogans.

B. Schumann : Qui étaient ces gens ?

K. Sadr : Je ne sais pas... Des gens qui manifestaient.

B. Schumann : Et pourquoi au bout de ta rue ?

K. Sadr : Parce que c'est là que vit Général Rahmani.

B. Schumann: Les gens manifestaient devant la maison du général Rahmani, c'est bien ça?

K. Sadr: Oui. Au début on ne savait pas pourquoi ils étaient là, mais un homme a frappé à notre fenêtre et ma mère a ouvert. Il était photographe. Il voulait se cacher chez nous parce qu'il était poursuivi par la police. Ma mère m'a dit de cacher ses appareils photo dans la machine à laver. C'est lui qui nous a expliqué ce qui se passait.

B. Schumann: Tu étais donc seule avec ta mère.

K. Sadr: Mes sœurs sont chez une amie et mon père est parti hier. Ma mère avait très mal à la tête. Elle était allongée dans sa chambre quand on a entendu les bruits.

B. Schumann: Que s'est-il passé ensuite?

K. Sadr: Le photographe est venu avec nous dans le salon... Puis on a frappé à la porte. Ma mère m'a demandé d'aller ouvrir. Avant, j'ai regardé par le judas, mais quelqu'un avait mis son doigt dessus. J'ai regardé ma mère qui m'a dit de ne pas avoir peur et d'ouvrir. J'ai ouvert la porte. Général Rahmani était devant moi, un pistolet à la main. Derrière lui un soldat tenait un garçon par les cheveux. J'ai commencé tout de suite à pleurer. Rahmani s'est mis à genoux devant moi et il m'a dit: « Ne pleure pas, je ne vais pas te faire de mal, c'est ton connard de père que je vais tuer. » Après il s'est levé, il a pointé son colt vers la photo de mon père. Ma mère a commencé à se disputer avec lui... (long blanc)

B. Schumann: Qu'est-ce qu'elle lui a dit?

K. Sadr: Elle a agrippé son uniforme et a crié: « Personne ne va tuer mon mari! » Rahmani a mis son colt sur sa tempe et a crié: « Alors c'est toi que je vais tuer! » Il a dit que mon père avait envoyé des gens pour le tuer, lui et sa famille. Ma mère criait qu'il disait

n'importe quoi... Que mon père est un journaliste, pas un meurtrier.

B. Schumann : Et toi, qu'est-ce que tu as fait ?

K. Sadr : J'avais peur... Je me suis glissée entre les jambes du soldat et j'ai couru chercher notre voisin, monsieur Nasr. Je lui ai dit de venir parce que Rahmani allait tuer ma mère. Il est venu et il a essayé de le calmer. Rahmani était très énervé, il n'arrêtait pas de crier. Il repoussait ma mère, mais elle ne le lâchait plus. Elle était accrochée à lui. Il a foncé vers la porte. Elle est tombée par terre. Il l'a traînée devant la porte. Madame Nasr a couru pour la relever. Moi je suis allée dans la cuisine prendre un couteau et j'ai couru dans la cour pour l'empêcher de revenir. Monsieur Nasr m'a attrapée et m'a enlevé le couteau.

B. Schumann : Et que s'est-il passé ensuite, on m'a dit que Rahmani était mort ?

K. Sadr : Oui. Les gens l'attendaient juste devant la grille, au bout de la cour. Monsieur Nasr lui a demandé de ne pas sortir, mais il ne l'a pas écouté. Dès qu'il est sorti, ils se sont jetés sur lui et ils l'ont... (silence) je ne sais pas comment dire.

B. Schumann : Lynché...

K. Sadr : Ils l'ont traîné jusque devant chez lui, il y avait du sang partout dans la rue. Monsieur Nasr a mis sa main devant mes yeux pour m'empêcher de voir. Puis il m'a ramenée chez nous. Ma mère était allongée sur le canapé, il y avait plein de gens autour d'elle. Une voisine est arrivée et a crié : « Ça y est, il est mort ! Il est mort ! » Ma mère a commencé à pleurer en disant qu'il avait des enfants, qu'il n'aurait pas dû mourir. Puis une femme est venue lui montrer sa main pleine de sang et c'est là qu'elle est devenue... folle...

B. Schumann : Elle est allée à l'hôpital ?

K. Sadr: Oui. Une ambulance est venue et ils l'ont emmenée...

Les multiples fuites de Darius Sadr (épisode 1)

Le brouhaha typique signalant l'arrivée d'un médecin s'élève du couloir. Peut-être Docteur Gautier...

Dans un même mouvement, nous tournons la tête vers la porte, en alerte, comme des animaux en cage qui sentent une présence. Personne. Quelques secondes passent. Des soupirs s'élèvent, certains ostentatoires. Puis des bruits de chaises impatientes, des échanges de regards agacés. Une fois de plus, je sors de ma poche mon téléphone portable pour regarder l'heure. Cette fois, je le jette dans mon sac rempli à ras bord de toutes sortes de papiers et d'objets inutiles. Curieusement, la perspective d'y faire le ménage m'est plus désagréable que le fait de devoir remuer tout ce fatras pour trouver ce que je cherche. Comme toujours, je me dis que j'aurais dû prendre le temps de le ranger dans la poche intérieure, elle-même débordante. Comme toujours, il est trop tard.

Vous avez sans doute remarqué: depuis la prolifération des téléphones portables, une ligne imaginaire sépare les gens en âge de procréer. D'un côté, ceux qui affichent sur leur écran la photo de leur progéniture et attendent la première occasion pour la

tourner vers vous, sourire attendri suivi d'un « Tiens, t'as vu ? » qui se veut spontané. De l'autre, ceux dont le fond d'écran est neutre, ou bien orné de la photo de leur animal de compagnie, d'un paysage cartepostalesque photographié en vacances. Autrement dit du trivial, du banal, rien qui dégage une impression de mouvement, de participation à la marche du monde (bien entendu, il se trouve toujours quelques-uns pour brouiller les pistes avec la photo des neveux ou nièces). Tous ceux qui sont dans cette salle, coincés dans l'attente, les doigts noués sur les cuisses et le regard agité, font partie de la seconde catégorie, avec le violent espoir de passer dans la première. Chaque fois que je me retrouve ici, je suis troublée par la certitude rare d'être face à des inconnus et d'en connaître pourtant le désir le plus brûlant, le plus intime. Je sais leurs angoisses, les discussions dans la cuisine jusque tard dans la nuit, les élans d'espoir, les découragements, les bouffées de solitude au milieu de la rue. Je sais que chacune de ces femmes, et peut-être même chacun de ces hommes, est capable de donner un rein ou son âme au diable pour avoir un enfant. Moi y compris. Je dis « même ces hommes », parce que, ne serait-ce que par la façon craintive dont elles entrent ici, les femmes semblent en souffrir davantage. Pas seulement à cause du temps qui passe et détruit à la hache leur système reproductif, mais de l'image que leur renvoie la société.

Lors de notre premier rendez-vous, Docteur Gautier nous avait expliqué que la pression sur les femmes sans enfant était terrible. « Nous acceptons encore assez mal qu'une femme n'ait pas d'enfant. Nous ne lui octroyons pas vraiment ce droit. » Elle-même avait trois enfants : « mais j'aurais aimé me sentir suffisamment libre pour